



BARBÈS LITTLE ALGERIE

UN FILM DE
HASSAN GUERRAR



EAST FILMS, 24 25 FILMS et CHELIFILMS présentent

BARBÈS LITTLE ALGERIE

UN FILM DE
HASSAN GUERRAR

2024 - 1.85 - 5.1 - France
Durée : 93 minutes

DISTRIBUTION

JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle et Étienne Ollagnier

16, rue Frochot 75009 Paris

01 40 22 92 15

contact@jour2fete.com

RELATIONS PRESSE

BCG

Myriam Bruguère, Olivier Guigues, Thomas Percy

23, rue Malar 75007 Paris

01 45 51 13 00

bcg@bcgpresse.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.jour2fete.com

AU CINÉMA LE 16 OCTOBRE



SYNOPSIS



MALEK, la quarantaine, célibataire, vient d'emménager à Montmartre et accueille bientôt chez lui son neveu **RYIAD** fraîchement arrivé d'Algérie. Ensemble ils découvrent Barbès, le quartier de la communauté algérienne, très vivant, malgré la crise sanitaire en cours.

Ses rencontres avec les figures locales vont permettre à Malek de retrouver une part de lui qu'il avait enfouie, de renouer avec ses origines et de commencer à faire le deuil de ses disparus.

ENTRETIEN

HASSAN GUERRAR

TOUTE LA PRESSE CINÉMA VOUS CONNAIT COMME ATTACHÉ DE PRESSE, MÉTIER QUE VOUS EXERCEZ DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS. À QUEL MOMENT DÉCIDEZ-VOUS DE DEVENIR RÉALISATEUR ?

Je n'ai pas décidé de devenir réalisateur. Ça s'est imposé à moi durant le confinement. J'ai écumé le quartier, les rues de Barbès que je connais depuis toujours, et j'ai commencé à relever plein de petites histoires. En parallèle, à l'instar du personnage de mon film, j'ai été rattrapé par ma religion et le deuil de ma mère, ce qui m'a ramené à des problèmes familiaux que j'ai inclus dans l'histoire. On peut donc parler d'un mélange de fiction et de réalité.

VOUS DITES QUE ÇA S'EST IMPOSÉ À VOUS, MAIS IL Y A BIEN EU UN DÉCLIC ?

Le déclic, c'est un coup de fil à **Audrey Diwan**. Je l'appelle comme ça, pour rien, c'est une amie. Pendant cette conversation, je lui raconte des anecdotes, mon rapport à ce quartier, germe l'idée d'un film. Je sens monter l'envie de montrer cette vie que je connais bien, ces gens qui font partie de mon quotidien. Elle m'y encourage, elle me donne l'élan. Le lendemain, je veux acheter à manger mais tout est fermé. Je débarque chez elle, elle habite en face de chez moi. Son ordinateur est allumé, elle me propose de m'accompagner dans cette histoire. Elle me propose ça à moi, qui sait à peine écrire un mail ! Sauf qu'elle trouve que je raconte très bien ces scènes et elle aime le regard que je pose sur le quartier. Je lui montre la matière que je collectionne, des vidéos, des échanges que j'ai enregistrés... Ensemble, on en vient à confirmer ce pressentiment : c'est un film. On a très vite accouché d'un synopsis et d'un séquençier et comme Audrey partait tourner « **L'ÉVÉNEMENT** », j'ai enchaîné avec **Rachid Benzine**, universitaire, romancier et scénariste. J'ai donc travaillé entre une championne du scénario et un champion de la littérature et du scénario. C'est avec Rachid que nous avons fait la première version du film avec lequel j'ai beaucoup appris. Ensuite, comme lui aussi a été pris par d'autres obligations, j'ai embrayé avec **Peter Douroundzis**, auteur-réalisateur très sensible, précis, accompagnant. Et là, ayant beaucoup appris avec Audrey et Rachid, je me suis émancipé, j'ai largué mes premières peurs et ça a abouti sur une version de « **BARBÈS LITTLE ALGÉRIE** » dont j'étais heureux. Au début, avec Audrey, je ne voulais pas complètement y croire. Je me disais, c'est une blague qui va trop loin... Mais une fois lancé, je ne pouvais plus reculer. Je devais aller jusqu'au bout. C'est devenu essentiel, comme une envie longtemps retenue.

AVEZ-VOUS EU DU MAL À FINANCER LE FILM ?

Oui c'était très compliqué car je n'avais aucune expérience, je n'avais même pas fait un court métrage. **Marie Tauzia** (East Films) et **Patrick Gimenez** (CheliFilms) qui croyaient énormément au projet, étaient là dès la première ligne du scénario et m'ont aidé à financer le film. Nous a ensuite rejoint 24 25 Films. J'ai la chance d'avoir eu une totale liberté artistique tout au long de cette aventure.

MAIS VOUS N'AVIEZ AUCUNE EXPÉRIENCE TECHNIQUE !

J'ai une chance incroyable, j'ai vécu ce que peu de gens ont vécu. J'avais un incroyable assistant qui m'a immédiatement fait un planning au cordeau, et j'ai prévenu tout le monde dès le premier jour : je suis un débutant et je n'y connais rien. Une manière de dire honnêtement que j'allais m'appuyer sur les mêmes intuitions qui m'ont guidées à l'écriture. Mon rapport à la cinéphilie, sûrement aussi. Et improviser à partir de ces connaissances là. Et puis, j'ai eu la chance d'avoir le meilleur chef opérateur au monde : **Amine Berrada**. On n'a pas eu à parler beaucoup pour tomber d'accord sur les grandes directions. Ce que je retiens de cette expérience de cinéma, ce qui m'a plu, c'est qu'on peut essayer tout ce qu'on veut, du moment que ça vient du ventre. Et une fois face aux images, on sait si ça marche ou pas.

VOUS VOUS ÊTES LANCÉ EN DÉBUTANT, MAIS CELA N'EMPÊCHE QUE SUR LE TOURNAGE, VOS DIRECTIVES ÉTAIENT TRÈS PRÉCISES, TANT SUR LA MISE EN SCÈNE QUE DANS LA DIRECTION DE COMÉDIENS...

J'ai compris que si un réalisateur rate son film, c'est parce qu'il ne connaît pas son scénario à la virgule près, qu'il ne ressent pas viscéralement ce qu'il veut exprimer. Je ne suis pas du genre à connaître de tête le numéro de la séquence. Mais, en revanche, je pourrais réciter tous les dialogues de chaque personnage. Eux, je les connais intimement.

PEUT-ON DÉFINIR «BARBÈS LITTLE ALGÉRIE» COMME UN PREMIER FILM D'AUTEUR INTIME, EN CE SENS OÙ VOUS RACONTEZ BEAUCOUP DE VOUS ?

C'est vous qui le dites, pas moi. Bon, j'avoue : **MALEK**, qu'incarne **Sofiane Zermani**, c'est moi. Mais il faut ajouter à cela des histoires que j'ai vues ou qu'on m'a racontées, que j'ai fictionnées en modulant la réalité des personnages, comme **Préfecture** ou **Hadria**.

CE QUI EST AUTHENTIQUE, C'EST VOTRE PARTICIPATION À LA DISTRIBUTION DES COLIS ET PANIERS-REPAS À L'ÉGLISE SAINT-BERNARD...

Toujours durant le confinement, j'ai rencontré, à travers l'association Saint-Bernard, **Laure Grisinger**, une dramaturge et une femme géniale qui passe son temps à aider les gens du quartier. Je m'y suis senti bien dans cette association parce que là d'où je viens, on m'a donné et aujourd'hui, c'est à moi de donner. Toutes celles et tous ceux qu'on voit dans l'église sont des bénévoles ou des gens qui venaient vraiment chercher des paniers repas. C'était important pour moi de respecter cette véracité. Et puis j'ai aussi fait ce film de manière à ramener un peu d'argent à ces familles en difficulté dans le XVIII^e arrondissement. On a prévu un QR code au générique et sur les affiches afin que le public entre en contact avec cette association. Et j'assurerai la promotion du film avec Laure (qui joue dans le film) pour essayer de trouver de l'argent.



COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI SOFIANE ZERMANI POUR LE RÔLE DE MALEK ?

Je l'avais repéré dans « **LES SAUVAGES** », la série de Rebecca Zlotowski. J'adore sa modernité. En tant qu'acteur, il est formidable, charismatique et il a une gueule, comme on dit. Je ne savais comment le joindre, et c'est **Lyna Khoudri** et **Rachida Brakni** qui m'ont mis en contact avec lui. Quand je l'ai appelé, il avait déjà lu le scénario parce qu'il fait partie d'une commission du CNC et le rôle l'intéressait. Il avait d'autant plus bien compris le scénario que le rôle lui colle à la peau : il est algérien, musulman... Il a la culture arabe en lui. Et il est très doué en improvisation. Je voulais que les dialogues soient respectés, mais dès le deuxième jour, j'ai vu que Sofiane était capable de proposer autre chose, de composer et je m'en suis servi. Pareil avec **Khalil Ben Gharbia** qui joue son neveu. Lui, c'est drôle car au début, je n'en voulais pas ! Je ne voulais même pas le rencontrer ! Et ce, pour un bête procès d'intention : j'avais peur qu'il ne soit pas dans le mood. Son agent a insisté pendant des mois et j'ai fini par accepter un rendez-vous. Il a passé un essai et au bout d'une heure, je ne pouvais plus imaginer qui que ce soit d'autre ! Même la directrice de casting m'a demandé si j'étais sûr, s'il ne fallait pas lui faire passer un deuxième essai... Non. C'était lui et personne d'autre.

COMMENT S'EST DÉROULÉE LA DIRECTION DES COMÉDIENS JUSTEMENT ? CAR ON NE VA PAS SE MENTIR : DANS LE MÉTIER, TOUT LE MONDE SAIT QUE VOUS AVEZ UN CARACTÈRE EXPLOSIF !

Je suis très impulsif, surtout. Très algérien, quoi ! Et sur le tournage, je ne suis tombé que sur des Algériens qui sont aussi impulsifs que moi. Du coup, je n'avais pas des comédiens en face de moi : j'avais l'impression d'être à la maison, au bled. Je ne les ai jamais engueulés sur le jeu car ils étaient tous très bons, mais sur la discipline. Comme ils se sentaient bien, ils avaient 12 ans entre les prises, ils faisaient parfois les gamins ! Je devais les recadrer comme le fait un grand frère ou un oncle.

IL Y A DES FRANÇAIS AUSSI DANS VOTRE HISTOIRE !

Évidemment. A commencer par ceux de l'association Saint Bernard ! Et puis, les comédiens comme Clotilde Courau que je connaissais peu. J'aime sa solidarité, sa générosité, sa gentillesse et surtout sa simplicité. Elle a vécu un moment de dingue : après avoir joué la scène où elle distribue les paniers repas, elle a enchaîné avec une vraie distribution avec l'association. Toutes et tous l'ont d'ailleurs fait, même celles et ceux qui ne tournaient pas.

DANS LA DISTRIBUTION, IL Y A UNE RÉVÉLATION : KHALED BENAÏSSA DANS LE RÔLE DE PRÉFECTURE...

Pour moi, ce n'en est pas une. Khaled et moi nous connaissons depuis vingt ans. C'est un grand comédien reconnu en Algérie. J'avais besoin d'une pointure pour amener le ton de la comédie algérienne dont le regretté Mahmoud Zemmouri (Prends 10 000 balles et casse-toi, Les Folles années du twist...) était le représentant. Je voulais que « **BARBÈS LITTLE ALGÉRIE** » ait une double identité : 50% algérienne, 50% française. Je fais partie de la génération des beurs nés en France et je suis beaucoup allé en Algérie. Je suis de ceux qui sont très fiers d'être français, mais de culture algérienne. Et je m'enorgueillis que mon film appartienne aux deux drapeaux.

LE SYMBOLE EST LOURD DE SENS AUJOURD'HUI...

Le film est avant tout un message de paix. Toutes ces cultures qui cohabitent sont intéressantes, surtout quand elles se rencontrent. Il faut juste les laisser apprendre les unes des autres. Il y a une séquence où on explique que Dieu est pour tout le monde, que c'est le même, quel que soit la religion. Musulman, juif, chrétien... On s'en fout ! Là-haut, il n'y a qu'un Dieu, pas deux ou trois. Et chacun fait comme il veut.

ET OÙ AVEZ-VOUS TROUVÉ ADILA BENDIMERAD QUI JOUE HADRIA, LA PATRONNE DU CAFÉ, UN RÔLE QUI, À L'ORIGINE, DEVAIT ÊTRE DÉVOLU À UN HOMME ?

Adila arrive d'Algérie et je l'ai vue dans « **LA DERNIÈRE REINE** » dans lequel elle est formidable. Comme je m'occupais du film comme attaché de presse, j'ai beaucoup parlé avec elle et c'est là que j'ai décidé de changer le personnage. Elle m'a ramené ce qu'est une femme en Algérie, au contraire de l'idée reçue qui veut que ce sont les hommes qui font la loi à la maison. En réalité, ce sont les femmes qui mènent la barque et quand les hommes rentrent, ils font tous les canards. Elles tiennent les bonhommes et se comportent comme des bonhommes : elles n'ont pas peur de s'interposer ou de se battre. Ce qui ne les empêche pas d'être des mères de famille très élégantes et, pour l'entourage, des grandes sœurs que tout le monde respecte.



MAIS L'UN D'EUX EST CARRÉMENT JALOUX QUAND SON COMPARSE S'INTÉRESSE AU JEUNE RIYAD !

Il n'est pas jaloux, il est possessif. Les Algériens sont toujours possessifs avec les gens qu'ils aiment : copains, cousins, frères, etc. Dans le film, la réaction est extrême - mais c'est un film !

EYA, QUE JOUE EYHAÏDARA, EST-ELLE LA CAUTION ROMANTIQUE DE L'HISTOIRE ?

Ce n'est pas une caution romantique car remarquez qu'il ne se passe rien entre elle et Malek. Elle éprouve peut-être un petit béguin pour lui, mais lui n'est absolument pas là-dedans. Il est en deuil de sa mère et qu'elle que soit la personne qui lui apportera un peu d'amour et de bienveillance, il a pris tellement de coups dans sa vie, il aura tendance à se donner. Et s'il se fait berner, c'est dramatique car il n'a aucune méchanceté ni de jalousie. C'est quelqu'un de très sain.

VOTRE REGARD SUR LA POLICE EST ÉQUILIBRÉ AUSSI....

Je pars du principe que la Terre est ronde et qu'il y a des bons et des méchants partout, quel que soit le pays ou le corps de métier. Il y a de très bons flics et de très mauvais. Même si dans le XVIIIe, il faut reconnaître qu'ils sont souvent irrespectueux et travaillent à la tête du client.

IL Y A ÉGALEMENT UNE SUPERSTAR DANS VOTRE FILM : LE RAPPEUR SOOLKING...

Quand il est arrivé à Barbès, c'était **Madonna** ! L'émeute ! 4000 personnes à se bousculer dans la rue pour le voir ! On a dû le planquer dans la cave du restau où on tournait pour le maquiller. C'est Sofiane, qui par ailleurs est son producteur, qui me l'a conseillé pour ce petit rôle dans la scène avec le pâtissier. Et il m'a cloué ! À la base, il n'avait qu'une phrase à dire, mais on a réécrit pour lui.

COMMENT S'EST DÉROULÉ LE TOURNAGE IN SITU ?

Je n'ai eu aucun problème. Les habitants du quartier avaient compris le film que je voulais faire. Ils en ont marre de voir des gens arriver avec des caméras pour filmer les vendeurs de clopes, les vols à la tire, etc. Moi, je

fais de mon personnage principal un mec normal qui bosse, qui a un appartement, qui a des amis. Et des mecs comme lui à Barbès, il y en a plein. Pour revenir au tournage à proprement parler, j'avais la chance de connaître beaucoup de gens dans le quartier dont la famille venait de la même ville que la mienne en Algérie. Et tous les commerçants et voisins ont été extraordinaires. Ce qui a plu, je pense, c'est que j'ai fait travailler toutes les associations où je mettais ici un poste maquillage, là un poste habillage... Si d'autres ont des problèmes quand ils tournent là-bas, c'est parce qu'ils arrivent en territoire conquis, ne travaillent qu'avec des gens de l'extérieur et n'incluent pas du tout ceux du quartier. Moi, j'étais demandeur. Je tenais personnellement à les aider. Une dame à qui j'ai confié un tout petit rôle a pu s'acheter, grâce à son cachet, un réfrigérateur qu'elle voulait depuis deux ans. Rien que pour ça, je suis content d'avoir fait le film.

ENFIN, LA CHORBA... EN BOÎTE OU PAS ?

Jamais en boîte ! Jamais ! Un jour, en plein ramadan, je n'avais pas le temps de préparer la chorba et j'en achète une en boîte à mon boucher. Au lieu de la faire en trois heures, je l'ai faite en cinq minutes. Et je l'ai recrachée direct ! Comme Malek dans le film. C'est immonde !

ENFIN, QUELQUES MOTS SUR LA CHANSON QUE SLIMANE A ÉCRIT ET INTERPRÉTÉ POUR LE GÉNÉRIQUE DE FIN ?

La voix de Slimane est un diamant. Elle est d'une pureté ! Elle me bouleverse. Il pourrait en faire des tonnes, mais ses chansons restent épurées, magnifiques par leur élégante simplicité. Il a lu le scénario et a tout de suite accepté de faire la chanson originale en reprenant des dialogues du film. Sans qu'on se soit beaucoup parlé, il a su ressortir, à travers son titre, ce que j'étais, ce que je suis.



COMME ACTEUR, ON VOUS A BEAUCOUP VU DANS DES RÔLES PHYSIQUES. C'EST LA PREMIÈRE FOIS QU'ON VOUS DEMANDE DE JOUER SUR L'INTIME...

On ne me le proposait pas parce qu'on ne m'en pensait pas capable. On doutait de la sensibilité ou de la fragilité que je pouvais apporter à un personnage. À cause de mon image de rappeur, parce que j'affiche souvent en public une image tout en force... Hassan a dépassé ces clichés et m'a emmené sur un terrain qui, en fin de compte, me correspond bien mieux que l'action virile ou les propos musclés qu'on me connaît. J'attendais ça depuis longtemps. Il fallait juste que je le fasse avec un réalisateur en qui j'ai confiance. Et sur le scénario, il n'y avait pas de sujet.

AVEZ-VOUS ÉTÉ TARAUDÉ, COMME MALEK, PAR CE SOUCI IDENTITAIRE ?

Moins que lui, car c'est générationnel. Déjà, contrairement à Malek, je ne suis pas né en Algérie mais en France. Ensuite, le curseur est différent : le sien est algérien, le mien est banlieusard. Et puisqu'il s'agit de Hassan en vrai, lui a été confronté, en France, à un manque de diversité (dans les médias, le cinéma, etc.), quand moi j'ai grandi au milieu des reubeus du 93, à fêter tous ensemble l'Aïd, etc. J'ai donc dû composer pour jouer ce personnage, reproduire ce grand écart qu'a connu Hassan qui, en entrant dans ce milieu, s'est fait appeler François pour mieux s'intégrer. Il n'était pas dans un regain d'identité, mais dans une affirmation. Son cheminement a pris clairement plus de temps que le mien et c'est normal : il avait moins d'outils que moi.

À LA LECTURE, VOUS VOUS ÊTES IMMÉDIATEMENT PROJETÉ DANS MALEK ?

Non, car la première fois que j'ai lu « **BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE** », c'était en tant que membre de la commission d'avance sur recettes du CNC. Quelqu'un était déjà pressenti pour le rôle, je l'ai donc lu en toute objectivité, ignorant que je pouvais faire partie de ce projet. Quand, bien plus tard, le comédien envisagé s'est désisté, j'ai été flatté que Hassan, qui baigne dans ce milieu depuis plus de trente ans, pense à moi. Ce n'était pas gagné pour autant car il attendait de ce rôle quelque chose de précis, avec son implication personnelle. On a dû faire un chemin ensemble pour arriver à Malek. Il a dû m'emmener à une extrême douceur tant dans l'attitude que dans la diction afin qu'il s'entende lui, Hassan. Et il a fallu que je lui donne ça afin de pouvoir rétro pédaler un peu et lui proposer des choses. Par exemple, on a fait énormément de lectures avant le tournage. Il me demandait d'adopter une voix très douce, dénuée de toute agressivité. On le faisait mot par mot ! Il pouvait me faire répéter quatre ou cinq fois une phrase comme « *Le sel, s'il te plaît.* » jusqu'à ce que ma demande soit ouatée, presque trainante. Et puis sur le plateau, l'ambiance du quartier, très solaire, très vivante, a repris le dessus.



JUSTEMENT, PARLONS-EN DE L'AMBIANCE SUR LE PLATEAU...

C'est le meilleur tournage de ma vie. Très familial, très naturel... Très nous ! Avec notre caractère bien à nous : on monte très vite, et on redescend aussi vite. On va s'engueuler sur un truc, et dix minutes après, on se tombe dans les bras. Tout le monde était impliqué dans ce film, avait envie de voir cette histoire, leur histoire. Quand je dis tout le monde, c'est vraiment tout le monde : l'équipe, le voisinage... On était dans un écrin, un cocon.

CETTE HOMOGÉNÉITÉ, CETTE OSMOSE MÊME, ÉTAIT À CE POINT QU'APRÈS AVOIR JOUÉ LA SÉQUENCE OÙ VOUS DISTRIBUEZ LES COLIS À L'ÉGLISE SAINT-BERNARD, VOUS L'AVEZ TOUS FAIT POUR DE VRAI APRÈS LE TOURNAGE AVEC L'ASSOCIATION DE LAURE GRISINGER...

L'engagement de Hassan avec cette association est très antérieur au film. Et quand il nous a présenté aux membres de cette asso, on a tissé des liens. Et quand on avait le temps, on allait les aider. C'est normal.

AVIEZ-VOUS UNE CONNAISSANCE APPROFONDIE DU QUARTIER ?

Non. Je ne connaissais Barbès qu'à travers le rap, grâce au collectif Scred Collection [créé en 1994 par Fabe, Koma, Mokless, Haroun et Morad]. Sinon pour moi, Barbès, c'était les courses pour le ramadan quand j'étais gamin, les bijoux et les robes de la daronne chez Tati où tu attends trois heures dehors pendant qu'elle choisit... J'y allais en touriste, quoi ! Mais nos personnalités font que, lors du tournage, on s'y est intégré en trois minutes : on rigolait avec tout le monde, les gens du quartier venaient aux pots de fin de journée... On partageait leur vie. Et puis Hassan est un enfant du quartier. C'est chez lui. Avec son film, il a su retranscrire le sentiment qu'on a là-bas : on est sur une petite île, dans une bulle.

CE QUI LAISSE SUPPOSER QUE ÇA S'EST TRÈS BIEN PASSÉ AVEC VOS PARTENAIRES...

C'est simple : on est restés très potes avec Clotilde Courau, et avec Eye Haïdara, on s'appelle tous les jours ! Pareil avec les autres, avec qui on reste en contact via les réseaux sociaux. Khalil, c'est naturellement devenu un petit frère. C'était le plus jeune du plateau et il y a instinctivement un sentiment de protection qui se met en place. D'autant plus qu'il n'a pas grandi dans ces endroits-là. Une espèce d'invitation à découvrir ce monde lui a naturellement été adressée de la part de nous tous. Il a dû bosser les expressions, les attitudes -et il les a bien bossées.

VU QU'IL EN EST BEAUCOUP QUESTION DANS LE FILM, SAVEZ-VOUS CUISINER LA CHORBA ?

Non, mais je fais de très bonnes briques - ce qui est beaucoup plus simple que la chorba qui demande une longue préparation. Et celle en sachet que Malek sert à table, c'est immonde. Hassan a d'ailleurs gardé la première prise où ma réaction de dégoût est authentique. Il a gardé d'autres premières prises : la bagarre sur la place, la scène avec Khalil sur le toit, quand on chante pour se moquer du vieux devant le café... Il demandait aussi à certains de sortir une blague et voyait si ça prenait... De toute façon, il faisait peu de prises pour garder le naturel. Et puis quand on a un acteur comme Khaled Benaïssa, il y a une cadence, un référent. Il a un tel abattage, tant devant que derrière la caméra !

LA SCÈNE LA PLUS COMPLIQUÉE A DÛ ÊTRE CELLE OÙ VOUS PRÉPAREZ LE CORPS DE VOTRE MÈRE DÉFUNTE ?

Ce jour-là, Hassan a sorti tout le monde. Il était dans un état... Mais moi aussi ! Il ne s'agissait pas que de sa mère, mais de la mienne aussi ! Il s'en est rendu compte au fur et à mesure du tournage. On se rejoignait sur beaucoup de choses intimes. Et cette séquence avec la mère a été dure pour nous deux.

COMMENT INTERPRÉTEZ-VOUS LES DERNIERS MOTS QUI CONCLUENT « BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE » : « J'AI VIEILLI » ?

Ces mots ont un énorme écho chez moi, Sofiane. Je viens d'avoir 38 ans et, en tant que rappeur, je me sens vieux. Je ne peux plus me comporter ou chanter comme il y quinze ans. Ce ne serait pas ni cohérent, ni naturel. J'ai des envies de comédie, de théâtre... « *J'ai vieilli* » est une phrase que je ne cesse de répéter. Et quand Malek la dit, je le ressens. Je ne le joue pas. Et il est à l'écart, il observe, comme moi dans la vie. Il est dans une bascule où on n'a plus vraiment d'âge : on est dans le flou et on ne trouve plus vraiment notre endroit. Les choses avec lesquelles on était à l'aise ne sont plus les mêmes, on en assume d'autres qui n'étaient pas évidentes avant. Et au lieu de dire : « *Je comprends, je m'affirme* », on dit : « *Je vieillis* ».



COMMENT ENVISAGEZ-VOUS LE RÔLE DE RIYAD ?

RIYAD est un Algérien de souche déraciné en France et qui vit un manque, à l'inverse de Malek qui a grandi en France et qui vit le manque de quelque chose qu'il ne connaît pas. Pour répondre à la question, j'envisage Riyad comme une plante verte qu'on a déraciné et qui doit vite retrouver de la terre pour continuer de grandir et survivre. Pour cela, il s'accroche à ce qui se trouve autour de lui : Malek et le quartier de Barbès. Il est à un endroit de sa vie où un ancrage est nécessaire. Il a grandi protégé par les siens, dans un cocon, et il arrive à Paris comme l'enfant qui vient de naître. D'où sa candeur, son innocence.

C'EST UN RÔLE DE COMPOSITION POUR VOUS...

Je suis aux antipodes de Riyad en effet. Je suis né en France, d'origine marocaine, j'ai grandi à Fontenay-sous-Bois dans le 94, et je ne suis pas déraciné mais je cherche au contraire mes racines - je suis en train d'apprendre l'arabe, par exemple. A Barbès ou dans certaines banlieues, le pays d'origine existe. À Fontenay-sous-Bois, ce n'était pas le cas. Après, il y a toujours des connexions avec un personnage. La position de Riyad quand il arrive à Barbès est similaire à la mienne. Ce sont mes débuts, je suis facilement intimidable...

PAS VRAIMENT VOS DÉBUTS CAR VOUS AVEZ FAIT PAS MAL DE CHOSES AVANT : LA SÉRIE « LES SEPT VIES DE LÉA », PETER VON KANT » DE FRANÇOIS OZON...

Oui, mais Sofiane et Hassan sont des personnalités très fortes dans le milieu, et je me suis naturellement retrouvé comme un poisson pilote dans la nageoire de Sofiane... Encore que ce sont lui et Hassan qui me pilotaient. Ne serait-ce que dans ce quartier que je ne connaissais absolument pas. Je n'imaginais pas la vie qui y battait. Je m'y suis immergé un peu avant le tournage d'ailleurs, afin de sentir l'ambiance, rencontrer des gens, me sentir plus à l'aise. Riyad porte l'Algérie en lui et je voulais me rapprocher de ce pays. J'ai même tenté d'y aller mais l'obtention du visa était trop laborieuse. Je me suis donc contenté de Barbès qui s'est révélé un catalyseur : tout y est plus intense avec beaucoup d'amour et de tendresse. On dépasse vite le cliché de l'insécurité qui, finalement, est un leurre. Il suffit d'échanger, de voir l'humain, la générosité, et le regard change.

QU'AVEZ-VOUS APPRIS AUPRÈS DE VOTRE PARTENAIRE, SOFIANE ZERMANI ?

Sofiane m'a appris à aller de l'avant, à ne pas avoir peur de faire des choix, à ne pas trop cogiter et rester dans l'action. Et puis il y avait aussi Khaled Benaïssa qui détendait tout le monde sur le plateau avec son humour et son énergie. Il était toujours dans le jeu au sens premier du terme, à kiffer le fait d'être sur un tournage. C'est très inspirant.

ET LE RÉALISATEUR, HASSAN GUERRAR, ALORS ?

J'en avais entendu parler mais je ne le connaissais pas. La première fois que je l'ai vu, c'était pour le casting. Il était là, dans la rue, avec son téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, une clope à la main, à parler et marcher en rond... C'était lui, c'était Hassan, un homme qui vit à fond ce qu'il a à vivre. C'est une de mes plus belles rencontres. Ce film, il y a mis tout son cœur. Toute sa personnalité, aussi. Tout feu tout flamme, mais aussi tendre et lucide.



PRÉFECTURE, QUE VOUS INCARNEZ, EST-IL UN PERSONNAGE EMBLÉMATIQUE DU QUARTIER BARBÈS ?

On peut dire ça, oui. Je pars du principe que le comédien s'apparente à un arbre dont l'être humain est le tronc : selon le personnage qu'on joue, on élague, on ajoute des feuilles, et c'est le quotidien qui nous arrose et nous enrichit personnellement. Et Préfecture est en soi une superbe branche ! Il s'inscrit autant dans la mémoire collective de Barbès que dans celle des Algérois. Quand Hassan m'en a parlé, j'avais en tête ces émigrés algérois qui se débrouillaient très bien à Paris, qui avaient trouvé le moyen d'être des espèces de leaders, de chefs de gang sans être des gangsters, en l'occurrence dans tout ce qui est paperasse administrative. Des gars assez malins pour avoir compris qu'en France, tout est basé sur l'administration et, par conséquent, tout est compliqué pour qui ne connaît pas le système. Beaucoup d'Algériens installés en France ont cette qualité, doublée d'un talent pour le relationnel. Ils connaissent tout des conditions d'attribution d'une carte de séjour, des diverses démarches pour une régularisation, etc. Hassan a eu une idée de génie en appelant mon personnage, un trafiquant de papiers quand même, Préfecture ! Ce surnom m'a aidé à trouver la personnalité du bonhomme, empreinte de légèreté, d'intelligence, de fourberie, de comédie, de dérision. Et la force de Hassan est de savoir -et de raconter, que ces gens, portés sur l'humour, sont rattrapés par une réalité dramatique.

POUR UN COMÉDIEN, UN TEL PERSONNAGE, C'EST DU CAVIAR À JOUER !

Oh que oui ! D'autant plus que je sortais alors d'un film, TEMPÊTE de Dania Reymond, où j'incarne un journaliste introverti, rongé par la culpabilité. Là-dessus, l'été arrive avec la joie de vivre de Préfecture, avec l'énergie de Hassan, l'humour et la dérision de Sofiane...

TOUT LE MONDE EST D'ACCORD POUR DIRE QUE VOUS AVEZ AMBIANCÉ LE PLATEAU DE BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE...

Alors oui, j'avoue, mais de la même manière que j'ambiance les plateaux de films plus sombres. Je retiens la leçon de ce grand acteur algérien, Sid Ahmed Agoumi qui disait que pour un comédien, la chose la plus impolie et la plus indigne est de faire la gueule sur un tournage. S'il n'est pas heureux de jouer, même les personnages les plus tristes, s'il n'a pas l'élégance de cacher ses peurs, son trac, sa cuisine intérieure, alors qu'il rentre chez lui. Sur un plateau, tout le monde est au service du comédien : l'un vous éclaire, l'autre vous maquille, le réalisateur vous confie son histoire. La moindre des choses est de leur donner votre lumière et votre joie de vivre.

CONNAISSIEZ-VOUS HASSAN GUERRAR AVANT CE TOURNAGE ?

On s'était croisés à Alger et ailleurs lors de diverses avant-premières et dans pas mal de festivals. On a tous les deux la blague facile et on a rapidement sympathisé. On a ensuite travaillé ensemble pour accompagner L'ORANAIS de Lyès Salem et PAPICHA de Mounia Meddour. Il m'a donné à lire une première version de BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE il y a cinq ans déjà ! Qu'il passe d'attaché de presse à metteur en scène ne m'a ni étonné, ni fait peur. En Algérie, on ne colle pas d'étiquettes sur les gens comme en France. Hassan sait diriger une équipe et raconter une histoire, d'autant plus que c'est la sienne. Et comme il a une parfaite connaissance du milieu du cinéma, que ce soit du côté des acteurs comme de la production, il n'a rien d'un amateur.

AVIEZ-VOUS DÉJÀ TOURNÉ DANS LE QUARTIER DE BARBÈS ?

J'y ai juste réalisé un court-métrage, ILS SE SONT TUS, dans le cadre d'une université d'été à la Femis en 2008. Mais sur BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE, je n'étais pas du tout dépaycé. Alger ressemble beaucoup à Paris et le quartier de Barbès encore plus ! Par la langue, la cuisine, les devantures, les gens... J'étais comme un poisson dans l'eau.



ENTRETIEN

EYE HAÏDARA

VOTRE PERSONNAGE AURAIT PU ÊTRE LA « CAUTION AMOUREUSE » DE BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE, MAIS NON...

Ça n'aurait pas été intéressant et Hassan a évité cet écueil. Je vois ce personnage comme une virgule toute en douceur qui permet à Malek d'avoir un échange intellectuel qu'il n'aura pas avec les autres. Il n'y a aucune drague entre eux, on est plus dans la réflexion et l'affectif. Ils représentent l'un pour l'autre une pause, une respiration. Ils s'apportent mutuellement de l'apaisement.

CONNAISSIEZ-VOUS SOFIANE ZERMANI ?

Pas personnellement. Je l'avais vu dans LES SAUVAGES, la série de Rebecca Zlotowski. On s'est rencontrés pour une lecture de BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE et il était très touché de jouer un tel personnage, avec des couleurs différentes de ce qu'il avait pu jouer dernièrement. Et puis on s'est retrouvés sur le plateau. On discute, on échange sur nos amis en commun, et arrive notre première séquence, la scène où on rompt le jeûne. On tourne, ça coupe et là, il me regarde, étonné, et s'exclame : « Ah ouais ! C'est bien là ! ». J'ai senti qu'on avait vécu tous les deux un petit voyage et ça a donné la note pour la suite.

VOUS CONNAISSEZ HASSAN GUERRAR DE LONGUE DATE POUR L'AVOIR EU COMME ATTACHÉ DE PRESSE DE CERTAINS DE VOS FILMS. L'ATTENDIEZ-VOUS COMME RÉALISATEUR ?

Non, mais je savais que j'allais être surprise. Il m'a parlé la première fois de son projet quand je tournais LES FEMMES DU SQUARE dans le 9e arrondissement, à l'entrée de Barbès. Il était donc souvent dans le coin et venait me voir, me disant qu'il était en écriture. Il était très excité et voulait absolument me donner un rôle. Après avoir lu plusieurs versions (car il a beaucoup travaillé !), j'ai été enchantée, touchée même par la pudeur du récit. Et je trouvais excitant de le voir dans des souliers de metteur en scène, lui qui s'est occupé de mon premier film, REGARDE-MOI d'Audrey Estrougo.



ET COMMENT ÉTAIT-IL ALORS, DANS SES « SOULIERS DE METTEUR EN SCÈNE » ?

Il m'a attendrie. Il s'est passé un long moment, comme pour tous les films, avant que BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE se tourne. Et plus le premier jour approchait, plus Hassan était intimidé. Il m'appelait, étonné et un peu effrayé à l'idée que ça devienne concret. Et je suis allée sur le plateau ce fameux premier jour. Je ne tournais pas mais je voulais le voir à l'œuvre. C'était un enfant qui s'exprimait, touché qu'on lui fasse confiance, entouré d'une équipe qui lui ressemblait. Il avait constitué une famille où tout le monde était soudé. Sa force est qu'il savait ce qu'il voulait raconter. Il n'avait pas besoin d'avoir les codes d'un cinéaste chevronné car ses directives étaient claires, nettes et précises, empreintes d'un véritable instinct.

COMMENT VOUS A-T-IL DIRIGÉ ?

Il resitue plus qu'il nous reprend. Parce qu'il parle beaucoup avant, on sait exactement ce qu'il veut et il ne fait pas beaucoup de prises. De toute manière, il reste assez preneur des premières prises. Je ne sais pas si j'ai le droit de le dire car il est très pudique, mais il nous est arrivé de l'entendre pleurer pendant certaines séquences...

CONNAISSIEZ-VOUS LE QUARTIER DE BARBÈS ?

Oui. Pas aussi bien que Hassan, mais je connais. Plus jeune, j'avais l'impression que c'était hyper loin et quand j'y allais avec ma mère, c'était un voyage -alors que j'habitais dans le XVII^e arrondissement ! J'ai redécouvert le quartier plus tard, et encore plus en lisant le scénario : durant le confinement, c'était un monde à part. Ils ont fait leur vie, en détente. Il y a une identité propre à ce quartier et d'apprendre que c'était une bulle durant la pandémie ne m'a pas plus étonnée que cela. J'ai juste regretté de ne pas y être allée à ce moment-là !



ENTRETIEN

CLOTILDE COURAU ET LAURE GRISINGER

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RENCONTRÉES TOUTES LES DEUX ?

Clotilde Courau : C'est grâce à Hassan bien sûr, mais nous n'avons pas attendu le tournage pour apprendre à se connaître. Je suis allée auparavant à l'église Saint-Bernard pour mieux apprendre de Laure - puisque je l'interprète finalement. C'est la première fois que j'incarne une personne qui existe vraiment et que je peux, en plus, rencontrer. Ça a été une expérience extraordinaire. La jouer, mais aussi et surtout la connaître. Et cela a débouché sur une sororité. C'est ce qu'incarne le film de Hassan : accompagner, être ensemble.

Laure Grisinger : Quand Hassan m'a dit que je serai jouée par Clotilde, j'ai effectivement demandé à la rencontrer. Je voulais qu'elle comprenne ce qu'était le bénévolat. Par ailleurs, je suis dramaturge et je sais qu'une actrice doit composer, ne pas être à tout prix dans le réalisme. Moi, j'étais là pour que Clotilde apprenne ce qu'on traverse au sein de notre association, les liens qu'on y tisse... Être bénévole, c'est une façon de vivre. Et quand on s'est vues toutes les deux, seules, je me suis aperçue qu'on avait exactement la même façon de penser. On a passé une heure et demie dans l'église Saint-Bernard, puis je l'ai emmenée avec moi à deux rendez-vous dans le cadre de mes aides à la régularisation. L'un était avec un couple de Syriens, l'autre avec un jeune homme qui n'avait pas les papiers nécessaires pour être salarié. Elle a vu et compris ce que représentait mon action. Après, sur le tournage, je l'ai laissée faire sa cuisine de comédienne. D'ailleurs, quand je n'avais pas à être sur le plateau, je ne venais pas afin de laisser Clotilde s'emparer de mon rôle.

LAURE, QUEL RÔLE TENEZ-VOUS À L'ÉCRAN DANS « BARBÈS, LITTLE ALGÉRIE » ?

Laure Grisinger : Je joue Manu, mon bras droit. On me voit donc dans les scènes qui se déroulent à l'église. En réalité, Manu est un homme qui est un de nos bénévoles qui s'occupe de la logistique. Cette valse des rôles, c'est tout Hassan ! Un joyeux imbroglio ! Il m'avait donné à lire son film très tôt. D'abord par petits bouts, puis enfin la version finale qui m'a beaucoup émue. Je lui suis très reconnaissante car je pense qu'il faut toujours une fiction pour décrire la réalité – sinon, celle-ci est peu vue et s'efface. Hassan décrit cette réalité que je vis depuis douze ans et raconte que l'humanité et Barbès, c'est comme une démocratie : c'est une histoire d'adoption. Et c'est vrai que dans ce quartier, on s'adopte. Hassan raconte cela avec une justesse inouïe.

CLOTILDE, VOUS CONNAISSIEZ CETTE RÉALITÉ ?

C.C. : Je ne connaissais pas la réalité de Barbès, mais celle de la difficulté d'être ensemble et de la précarité dans certains endroits qui nécessite l'entraide. J'ai habité un long moment place Clichy qui n'est pas très éloigné de Barbès. J'allais donc chez Tati entre autres, mais j'ignorais l'existence de ce square en haut et je n'avais jamais mis les pieds à l'église Saint-Bernard. Je connais Hassan depuis très longtemps et son scénario m'a bouleversée parce qu'il s'y livre et qu'il va au bout de ce qu'il voulait raconter. Et puis le fait qu'il passe à l'acte, qu'il franchisse le pas de la mise en scène, ça m'a touchée.

L. G. : Ça ne m'a pas étonnée qu'il y arrive. J'ai vécu le premier confinement avec lui. C'était un des bénévoles de l'association et il était très boute-en-train, très rapide, à tel point qu'on l'a placé dans mon équipe en pensant que je serai la seule à le supporter ! Et on est très vite devenu un duo très fort, à aller boire un café après la distribution de colis, à discuter sur les marches de l'escalier derrière, à recommencer lors du deuxième confinement, à déguster des brochettes dans le quartier... Et pendant tout ce temps, on parlait de son scénario et je trouve qu'il a été très efficace pour mener à bien son projet, d'autant plus que c'est un premier film.

C. C. : Sans doute à cause de ma personnalité, l'église Saint-Bernard est entrée en moi. Quand on joue, il se glisse forcément quelque chose de l'ordre de l'intime. Et ce genre de rôle, si on l'aborde sincèrement, participe à un enrichissement personnel qui dépasse le simple cadre de mon métier. Après avoir participé à la distribution de colis avec Laure, je me suis promise que je continuerai cet hiver à aider activement l'association – jusqu'à donner des cours de français pour aider des personnes à devenir résidents en France. La découverte de ce lieu n'est pas anodine et il n'est pas question de le laisser tomber. C'est un endroit magique et puissant avec beaucoup de femmes admirables comme Laure.

L. G. : J'ajoute que Clotilde n'a pas hésité à venir à des distributions l'hiver dernier, à l'extérieur, alors que le tournage était fini depuis longtemps et qu'il faisait un froid pas possible. De la même manière, elle nous a aidé à boucler un budget alors qu'on était dans le besoin faute d'avoir obtenu les subventions nécessaires. Je ne doutais pas de ses promesses faites lors du tournage, mais de le vivre dans les faits, c'est juste magnifique.

C. C. : Avec ce qu'on vit en ce moment, cela me paraît important de participer à ce qu'on appelle la politique sociale. Ce n'est pas qu'une question d'argent, c'est aussi donner des cours, aider les gens à obtenir de vraies fiches de salaire, etc. Faire société ensemble.



LISTE ARTISTIQUE

Malek
Riyad
Préfecture
Hadria
Eya
Laure
Mère de Malek
Aziz
Slimane
Chicago
Kheira
Manue

SOFIANE ZERMANI
KHALIL GHARBIA
KHALED BENAÏSSA
ADILA BENDIMERAD
EYE HAÏDARA
CLOTILDE COURAU
DJURA
SOOLKING
NEDJIM BOUIZZOUL
TARIQ BETTAHAR
HAFIDA CHIMLIL
LAURE GRISINGER



LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Scénario

1^{er} assistant réalisateur
Image
Montage

Scripte
Son
Costumes

Décors
Musique
Production

HASSAN GUERRAR
HASSAN GUERRAR
AUDREY DIWAN
RACHID BENZINE
PETER DOUROUTZIS
OLIVIER BOUFFARD
AMINE BERRADA
MONICA COLEMAN
JOSEPH COMAR
LUDIVINE DOAZAN
PHILIPPE WELSH
MATTHIEU CAMBLOR
MARION MOULÈS
KARIM LAGATI
ARMAND AMAR
EAST FILMS (Marie Tautz)
24 25 FILMS (Thibault Gast)
CHELIFILMS (Patrick Gimenez)

